

préjugé absurde, soit, mais invincible... Si Maurice découvrirait jamais qu'à la préfecture on m'avait surnommée l'Éclat de chat, je n'oserais plus paraître devant lui.

— Il ne le découvrira pas, et d'ailleurs une telle considération ne doit point vous arrêter quand il s'agit d'accomplir une grande chose... Nous vous laisserons une liberté d'action complète... Nous ne vous demanderons pas de venir reprendre le poste que vous avez quitté !... Vous combattrez non en soldat régulier, embrigadé, immatriculé, mais en volontaire... Nous n'attendrons de vous qu'une seule chose, c'est de vous occuper avec nous d'une affaire qui jette dans Paris la consternation et l'effroi. Toutes les précautions seront prises pour que votre fils ne puisse soupçonner votre changement momentané d'existence... Nous mettrons à votre disposition un appartement où les rapports vous seront adressés sous un nom de votre choix, et où vous recevrez les communications des agents à vos ordres... Nous vous ouvrirons à la préfecture un crédit illimité, et je prends sur moi de vous promettre une prime de vingt-cinq mille francs si vous réussissez à nous livrer l'assassin, ce qui n'est point douteux.

— Vos offres sont bien flatteuses pour moi et bien séduisantes, je le reconnais... dit Mme Rosier.

— Alors, vous les acceptez ?... demanda vivement Paul de Gibray.

— Je les refuse...

— Dans l'intérêt même de votre fils, vous avez tort. — Comment ?

— On lui saurait gré, comme à vous, du sacrifice que vous consentiriez à nous faire... La protection du procureur de la République, du préfet de police, lui serait assurée...

— Je vous en prie, monsieur, je vous en supplie, ne me pressez pas davantage... Vous le feriez en vain...

— Et cependant, il faut que vous cédiez !... s'écria le juge d'instruction, il le faut absolument... Je ne sais quel instinct m'avertit que vous seule pouvez trouver le mot de la terrible énigme... Le crime est mystérieux autant qu'effroyable... Il doit cacher quelque monstrueuse secret de famille, comme autrefois l'affaire Kourawieff.

En entendant ces mots, Aimée Joubert devint livide.

— Ah ! ne prononcez pas ce nom, monsieur ! s'écria-t-elle, en frissonnant. Il me rappelle ma honte imméritée et tous mes malheurs... Oubliez-vous que dans l'affaire dont vous venez d'évoquer le souvenir, j'étais accusé de complicité ?

— Je ne l'oublie pas, mais je me souviens aussi que vous avez démontré victorieusement la fausseté de l'accusation et prouvé votre innocence... Ce n'est point par hasard, d'ailleurs, que le nom de Kourawieff est venu sur mes lèvres, c'est que la femme assassinée au Père-Lachaise a été trouvée morte dans les tombeaux des Kourawieff.

— Dans le tombeau des Kourawieff !... répéta Mme Rosier avec stupeur.

— Oui... l'ignoriez-vous ?...

— Je l'ignorais... Les journaux ont parlé d'une tombe, mais sans la désigner... et c'est justement celle-là !... Voilà qui est étrange...

Aimée Joubert laissa tomber sa tête sur sa poitrine, en murmurant, à trois reprises :

— Étrange !... étrange !... étrange !...

M. de Gibray suivait du regard, avec un intérêt extrême, les mouvements de l'ex-policier.

Il lisait sur son visage, comme en un livre ouvert, le trouble profond que l'évocation soudaine du passé venait de faire naître en elle.

L'idée de mettre cette émotion à profit s'empara de lui.

— Si l'on vous offrait aujourd'hui le moyen, ou tout au moins si l'on vous donnait une chance de retrouver Pierre Lartigues, demanda-t-il tout à coup, accepteriez-vous la mission que nous voudrions vous confier ?

Au nom de Lartigues, Aimée Joubert releva brusquement la tête.

Une lueur farouche s'alluma dans ses prunelles.

Ses sourcils se rejoignirent sur son front crispé ; ses lèvres blanchirent ; ses mains tremblèrent.

— Lartigues ! fit-elle d'une voix rauque. Vous avez bien dit Lartigues ?...

— Oui, et nous sommes prêts à vous servir si vous nous servez...

— Vous avez trouvé la trace de Pierre Lartigues ?

— Le jeune comte Yvan Kourawieff suit la piste de ce misérable depuis deux années...

— Le jeune comte Kourawieff ?... répéta l'ex-policier avec un accent interrogatif.

— Oui... le fils de la comtesse assassinée par Lartigues, et qui veut retrouver le misérable pour avoir la preuve écrite qu'un autre avait commandé le meurtre...

Les yeux de Mme Rosier lançaient des éclairs de haine.

— Ah ! dit-elle, le fils de la morte cherche Pierre Lartigues et il est sur sa piste...

— Oui, et d'ici à quelques minutes il sera dans ce cabinet, près de nous... Vous pourrez le voir, lui parler, combiner avec lui les moyens de retrouver l'infâme qui vous a déshonorée...

— Il va venir ? J'obtiens de lui des renseignements, qu'au prix de mon sang versé goutte à goutte je n'aurais pas cru payer trop cher ?

— Nous vous mettrons en rapport avec lui si vous consentez à nous aider dans la recherche de l'assassin du Père-Lachaise... répliqua le juge d'instruction.

— Eh bien ! j'accepte ! Si le comte Kourawieff peut me donner les moyens d'assouvir ma vengeance en satisfaisant la sienne, je ferai ce que vous attendez de moi...

— Il le peut.

— Alors, à partir de ce moment, je suis à vous.

— Enfin ! s'écrièrent à la fois le juge d'instruction, le chef de la sûreté et le commissaire.

— Mais, poursuivit Mme Rosier, il est bien entendu que je resterai libre d'agir à ma guise comme vous me l'avez dit, avec tels agents qu'il me plaira de choisir.

— C'est entendu...

— Je ne dépendrai de personne ?

— C'est à vous qu'on obéira...

— Vous mettez un appartement dans Paris à ma disposition ?

— Connaissez-vous celui de la rue Meslay ? demanda le chef de la sûreté.

— Oui.

— Vous convient-il ?

— Parfaitement.

Paul de Gibray et les deux magistrats échangèrent un regard triomphant.

Ils atteignaient le but et ce n'avait pas été sans peine.

LXIV

— Maintenant, messieurs, reprit Aimée Joubert, il faut que je sache tout ce que vous savez vous-mêmes.

— Je vais mettre à votre disposition les procès-verbaux de l'enquête et les interrogatoires des témoins... dit M. de Gibray.

— Je les lirai d'abord, et je vous questionnerai ensuite au sujet des détails qui m'auront particulièrement frappée...

— En attendant l'arrivée du comte Kourawieff, voulez-vous, ici même, jeter un coup d'œil sur ces pièces ? reprit le juge d'instruction.

— Oui, monsieur, il faut se hâter... C'est en matière de police surtout que le temps est précieux.

Paul de Gibray prit devant lui un dossier volumineux et le tendit à Mme Rosier, qui le posa sur la table habituellement destinée au greffier et s'assit en face de cette table.

— Je n'ai ni carnet, ni agenda, ni crayon, dit-elle ensuite. Auriez-vous la bonté de me passer quelques feuilles de papier... Je me servirai de la plume de votre greffier.

— Voici un agenda dont vous pouvez disposer... répliqua M. de Gibray ; il est neuf, par conséquent toutes ses pages sont blanches... Ce sera plus commode que des feuilles volantes.

L'ex-policier remercia et se mit à étudier le dossier, s'arrêtant de temps en temps pour prendre une note.

Le juge d'instruction, le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations formèrent un groupe dans un angle du cabinet et causèrent à voix basse, se félicitant du succès qu'ils venaient d'obtenir.

— Ce succès nous échappait si le nom de Lartigues n'avait point été prononcé... dit le chef de la sûreté. La haine et l'espoir de la vengeance font d'Aimée Joubert notre alliée.

— Peu importe qu'elle obéisse à tel sentiment plutôt qu'à tel autre... répondit Paul de Gibray. Elle est avec nous, c'est le principal... Avez-vous fait venir à la préfecture, ainsi que je vous l'ai demandé, la voiture que conduisait le cocher Cadet et dans laquelle on a trouvé le corps de l'une des victimes ?

— Vos ordres ont été exécutés, oui, monsieur... La voiture est dans la cour du Dépôt...

Tandis que les trois hommes continuaient leur entretien, Aimée Joubert compulsait minutieusement, avec une attention soutenue, les pièces qu'elle avait sous les yeux.

Elle s'absorbait en ce travail, aride pour tout autre, mais pour elle plein de charme et qui lui donnait la fièvre.

On eût dit qu'en touchant ces feuilles de papier timbré sur lesquelles avait couru la plume insouciant d'un greffier, elle se transformait au physique aussi bien qu'au moral, tant son visage devenait rayonnant tandis qu'une ardeur sauvage s'allumait dans ses yeux.

Elle revenait malgré elle et presque à son insu à ces jours déjà lointains où sans cesse debout, marchant, cherchant, se composant des individualités diverses, elle s'acharnait à la poursuite des bandits qui vainement espéraient se dérober à la justice des hommes.

Pendant près d'une heure elle travailla sans relâche, relisant, réfléchissant, écrivant sur son carnet soit certains faits relatés aux procès-verbaux, soit certaines réflexions qui lui traversaient l'esprit et devaient lui servir de repère au cours de ses recherches.

Arrivée au dernier feuillet elle releva la tête.

— J'ai terminé l'examen de ces pièces, mais d'une façon superficielle et tout à fait insuffisante... dit-elle. Je demanderai à monsieur le juge d'instruction l'autorisation d'emporter le dossier chez moi, ou de venir, en son absence, m'installer dans ce cabinet et d'y passer, s'il le faut une bonne partie de la nuit...

— Ces pièces ne peuvent sortir d'ici, répondit Paul de Gibray, mais mon cabinet vous sera sans cesse ouvert et vous pourrez y travailler à votre convenance.

— J'y viendrai dès ce soir, monsieur.

— De la première et rapide étude à laquelle vous venez de vous livrer, a-t-il jailli pour vous quelque lumière ?

— Aucune... tout est obscur... Une seule chose me paraît, comme à vous, indiscutable, c'est que le même individu a commis successivement les deux crimes dont l'un était la conséquence de l'autre... La femme trouvée dans le tombeau des Kourawieff, au Père-Lachaise, a été frappée neuf heures avant l'homme de la rue Ernestine... C'est, à n'en point douter, le premier assassinat qui a motivé le second... La femme devait apporter dans le tombeau une chose quelconque, probablement une correspondance annonçant la venue à Paris de l'homme de la rue Ernestine, disant l'heure de l'arrivée du chemin de fer et indiquant le bras en écharpe comme signe de reconnaissance... L'assassin est allé à la rencontre du voyageur qui possédait les secrets révélés par la correspondance du tombeau, et le voyageur, à qui sans doute un mot de passe est tombé dans l'oreille, a suivi sans défiance son assassin... Le crime a été consommé pendant le trajet du chemin de fer du Nord à la rue Montorgueil... Un enfant reconstituerait tout cela, et je n'ai, quant à présent, pas autre chose...

Les trois magistrats se sentaient émerveillés en écoutant Aimée Joubert.

Quoiqu'elle prétendit n'avoir fait que ce qu'aurait